

Livres

Réjane Bougé, Denis Bélanger, Yves Rousseau et Henry Welsh

Volume 9, numéro 4, juin-août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bougé, R., Bélanger, D., Rousseau, Y. & Welsh, H. (1990). Compte rendu de [Livres]. *Ciné-Bulles*, 9(4), 55-56.

FLEURS DE REINETTE

par Réjane Bougé

— Joëlle MIQUEL, **les Rosiers blancs**, Paris, Belfond, 1989. 179 p.

Dans l'univers rohmérien elles s'appellent Delphine et Reinette. L'une attend les révélations du rayon vert, l'autre, véritable rat des champs qui découvrira Paris et ses cafés (!), a décidé de partager son heure bleue avec une nouvelle amie : Mirabelle. Leur histoire a été coiffée d'un proverbe. En fait les deux personnages semblent devoir beaucoup aux actrices Marie Rivière et Joëlle Miquel. Éric Rohmer s'est inspiré des improvisations de la première en écrivant le scénario de **Quatre aventures de Reinette et Mirabelle** avec la seconde. Avec lui, les comédiennes ont leurs mots à dire. Quand on les surprend en entrevue on en conclut que l'ingénuité de leurs personnages n'est peut-être pas tellement fabriquée. Joëlle Miquel/Reinette avec son teint rose, ses jupes à plis et ses cheveux sagement peignés semble sortie tout droit d'un roman de Colette. C'est avec les mêmes cols « claudine » que Mathilde, l'héroïne de son roman, part à la conquête de sa vie.

Depuis sa chute, depuis qu'elle est immobilisée, Mathilde habite « la » maison dans les bois avec sa mère. De son lit, la petite malade nous présente sa famille, les hommes : Laurent, Antoine, Christophe, les frères, René, le père. Mathilde a l'assurance tranquille de ceux qui savent qu'ils vont vaincre la maladie. Le temps a beau être son allié, il n'empêchera pas son univers de se désagréger : mort, ruptures, le lot de toute chronique familiale. En emportant un peu de la terre du lieu où s'est déroulée son enfance, elle devra suivre sa mère dans une banlieue-dortoir terne, de celles que Rohmer sait si bien filmer dans les petits matins gris. Déçue par son père, trompée par son amant et sa mère, Mathilde, devenue infirmière, se retrouve sur une île, seul endroit où la réconciliation avec les siens devient possible. La ligne d'horizon, qu'elle scrutait petite, aura dessiné des trajectoires plus compliquées que prévu.

Joëlle Miquel a orchestré cette histoire autour de trois lieux, trois temps dans le roman. Chacun a sa couleur même s'ils peuvent tous trois se lire comme de faux contes de fée. Elle nous livre ce roman largement autobiographique sur un ton doux-amer, dans une écriture qui affiche parfois trop naïvement

les pourquoi de l'enfance. Quand à la narration qui oscille entre le « je » et « Mathilde » elle n'apparaît pas toujours comme un jeu maîtrisé mais plutôt comme une valse/hésitation autour du personnage. L'auteure ne semble pas encore certaine du point de vue à adopter. Au nombre des maladresses on note également des raccords simplistes faits sur des répétitions faciles. Le style, court, n'est pas toujours efficace. Son écriture, « minimaliste » comme celle de plusieurs jeunes auteurs, n'est pas assez incisive.

On avait pu voir les toiles de Joëlle Miquel dans le film de Rohmer **Quatre aventures de Reinette et Mirabelle** ; en attendant de revoir l'actrice à l'écran, on peut lire son premier roman tout comme on a pu lire, l'an dernier, le livre de Marie Rivière. La chanson qu'elle nous fait entendre n'est pas nouvelle. Nous savons tous que nous n'irons plus au bois. Mais il faut quand même avouer que son filet de voix n'est pas complètement dépourvu de charme. ■

UN CONTINENT ENFIN VISIBLE

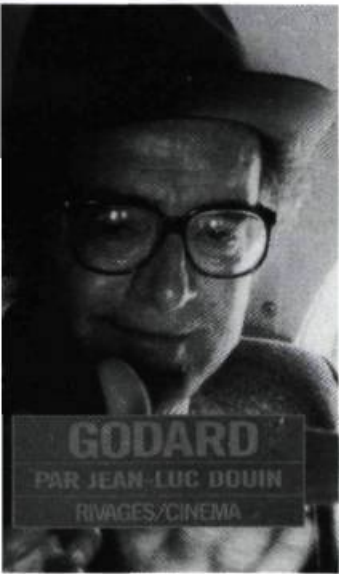
par Denis Bélanger

— **L'Afrique sur film et vidéo / Africa on Film and Videotape**. Répertoire des ressources audiovisuelles disponibles au Canada, Montréal, Éditions du CIDIHCA, 1990. 139 p., ill.

L'influence d'un festival de cinéma ne se mesure pas seulement au nombre de spectateurs, surtout s'il s'agit d'une manifestation consacrée à un thème, un pays ou un continent. L'organisation de Vues d'Afrique peut certainement revendiquer une part de la maternité (ou de la paternité) de cet ouvrage bilingue publié aux éditions du CIDIHCA grâce à la collaboration de Carrefour international (de Montréal) et de Idera Films (de Vancouver).

Il s'agit d'un inventaire exhaustif des films et vidéos sur l'Afrique disponibles au Canada ; la recherche, un véritable travail de moine, a été effectuée par Dominique Jutras. L'ouvrage est organisé de façon très simple : les documents sont classés par ordre alphabétique, selon leur titre original, et numérotés de 1 à 396. La conception graphique permet d'apprendre en un clin d'oeil la nature du document et le nom de la maison de distribution. Ces renseignements sont suivis d'un court résumé du document.





Par ailleurs, un symbole graphique spécial identifie les documents réalisés par un Africain ou une Africaine, ce qui permet de constater qu'il y en a à peine un peu plus d'une vingtaine sur un total de 396.

Plusieurs index complètent l'ouvrage et en facilitent la consultation. En plus des titres en anglais et en français, on y a indexé les sujets, ce qui nous apprend, entre autres, que 61 documents traitent de l'apartheid, un seul de la corruption, quatre de la jeunesse, un des langues, trois de la magie, deux des droits humains et 15 de l'environnement. Un ouvrage remarquable autant pour son utilité que pour la rigueur de sa recherche et l'efficacité de sa conception. Un outil déjà essentiel. ■

IL AURAIT VOULU ÊTRE UN ARTISTE

par Yves Rousseau

— Jean-Luc DOUIN, *Godard*. Paris, Édition Rivages, Collection Rivages/Cinéma, numéro 23, 1989. 253 p.

Il y a Godard, il y a ses films, deux choses bien différentes. On écrit beaucoup sur Godard et ses films, de plus en plus sur Godard, de moins en moins sur l'oeuvre filmique. Depuis longtemps, les films ne « collent » plus avec le public, alors que Jean-Luc Godard soigne son image de sphinx idiot, personnage nécessaire, alibi du cinéma, fou du roi, etc. Bref, le personnage est plus populaire que ses films ; en cela, il est devenu « classique ».

Le livre de Jean-Luc Douin donnera donc largement la parole à Godard, par le biais de très nombreuses citations. Mais trop laisser parler Godard, c'est laisser l'araignée tisser en liberté la toile de son mythe, faire la pub de son personnage. J'ai quand même adoré le premier chapitre, justement parce que c'est un collage (un collage juste, diraient certains), de même que l'imposante filmographie commentée qui occupe plus de la moitié de l'ouvrage. Le reste est inégal, souvent décevant comme ce petit chapitre en forme de glossaire godardien qui rassemble des fragments d'autres ouvrages, de films et d'entretiens disparates ; collage moins réussi. Mais n'est-ce pas sous le signe de la déception qu'il faut prendre Godard, voir le chapitre sur Godard-peintre. Le cinéaste dit souvent qu'il aurait voulu être écrivain ; je crois qu'il se voudrait peintre. Douin propose alors des rapprochements iconographiques qui éclairent

les rapports étroits entre la peinture et le cinéma récent de Godard. Malheureusement, ce travail est un peu gâché par la piètre qualité de reproduction des images propre à la Collection Rivages/Cinéma. ■

UN AUTEUR ET UN ACTEUR « HÉNAURMES »

par Henry Welsh

— Robert LEWIS TAYLOR, *l'Extravagant W. C. Fields*. Paris, Éditions Ramsay Poche Cinéma, 1989. 319 p.

La première publication de cette biographie du grand comique américain eut lieu en 1949 soit trois ans après sa disparition. La première traduction française date de 1975. Taylor s'attache dans ce livre à nous dépeindre la personnalité tout à fait exceptionnelle de cet immense auteur, un peu passé à l'oubli de façon fort injuste. Oubli curieux puisque Fields a été sans doute le comique le plus adulé des foules américaines. L'ombre d'un Chaplin, que du reste Fields avait vu commencer, est peut-être pour quelque chose dans cette moindre popularité. Pour les amateurs, ce livre est une délectation et je ne pense pas qu'il soit d'auteur (car Fields, même s'il jouait ses différents rôles, ne laissait jamais totalement un metteur en scène le diriger, ni un scénario lui échapper) dont la vie et l'oeuvre soient aussi intimement confondues. De son enfance misérable, de son formidable succès aux fameuses Ziegfeld Follies de New York jusqu'à la consécration aux studios d'Hollywood, nous suivons cet homme au cœur immense qui cachait sous des aspects un peu bruts et des manières de rustre, une sensibilité et une compréhension des autres peu communes. Son humour toujours décapant et original lui permit de passer du muet au parlant sans difficulté et sa carrière de 1924 à 1944 lui fera côtoyer les grands du cinémas américains tels D.W. Griffith, Mack Sennet, Leo McCarey ou George Cukor avec des films comme *Sally of the Sawdust* (1925), *The Barber Shop* (1933), *Six of a Kind* (1934) ou *David Copperfield M.G.M.* (1935). Les meilleurs gags, les histoires les plus invraisemblables et des audaces incroyables émaillent les films écrits et/ou joués par Fields. La généalogie qu'en donne ce livre est savoureuse et parfaitement documentée. Bien sûr, il ne s'agit aucunement d'une « thèse », au demeurant impossible, sur Fields, mais de l'histoire d'une vie exemplaire. ■

